

Un chalet pour

Noël



Cécile Debray

Cécile Debray

Un chalet pour Noël

© Cécile Debray, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9302-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre 1

L'héritage oublié



Je m'appelle Louise Renaud, trente-trois ans, cheveux roux, yeux verts. Pro de la communication dans une grande agence parisienne, j'ai longtemps été la fille qu'on appelle quand tout brûle. Les deadlines intenable, les clients hystériques, les projets qui partent en vrille ? C'était pour moi. J'adorais ça. Trouver la bonne idée à la dernière minute, sauver une campagne, enchaîner les nuits blanches pour sortir un projet encore plus brillant que prévu. Ça me donnait l'impression d'être vivante, d'avoir ma place, de compter. J'ai tout donné. Trop, sans doute. Jusqu'au jour où mon corps a dit stop. Insomnies, palpitations, migraines... il a tiré le signal d'alarme, j'ai dû m'arrêter net.

Aujourd'hui, je suis assise dans mon appartement haussmannien, celui que j'avais érigé en objectif suprême. Les hauts plafonds aux moulures délicates, le parquet ancien qui craque avec élégance, la cheminée en marbre, les grandes fenêtres ouvertes sur un balcon en fer forgé... Tout ce décor, je l'avais rêvé pendant des années. C'était pour moi l'aboutissement, le signe que mes efforts n'avaient pas été vains. Maintenant que j'y suis, que j'ai atteint ce sommet, il n'a plus de sens. J'ai tout, mais je n'ai rien. Même le soleil d'automne qui traverse les vitres et découpe des éclats de lumière sur le sol ne suffit plus à m'apaiser.

Mon téléphone vibre. Un message de ma mère : N'oublie pas le rendez-vous chez le notaire.

Mon grand-père s'est éteint au printemps, paisiblement, dans son sommeil, dans ce chalet témoin de tant de Noël. Sa disparition a ouvert une faille silencieuse. Ce rendez-vous officiel me rappelle une évidence douloureuse : l'histoire continue sans lui.

Je suis la benjamine des trois enfants de Victor et Élise Renaud. Paul, l'aîné, est avocat à Lyon. Ambitieux, tranchant, toujours dans le combat. Émilie, la

cadette, a choisi une autre voie. Mariée, mère de trois enfants, elle s'est consacrée à sa famille. Tous deux ont pris le parti de ma mère quand mes parents ont divorcé. Moi, j'ai refusé de trancher. J'ai gardé un lien avec Papa, parce que je n'ai jamais voulu l'effacer de ma vie.

Le chalet, lui, a toujours été notre refuge. Jusqu'à cette dispute qui a tout changé. J'avais seize ans. Le feu crépitait dans l'âtre, et l'odeur de bois brûlé emplissait la pièce.

— Non, je ne veux pas qu'il vienne ! avait hurlé Paul, campé devant la cheminée. C'est notre Noël, celui de Maman !

— Paul, baisse d'un ton, avait dit Grand-Père, la voix ferme. Ton père a autant le droit que n'importe qui de venir passer les fêtes ici.

— Comment peux-tu dire ça ? s'était écriée Émilie, les yeux embués. Après ce qu'il a fait à Maman ?

— Ce qu'il a fait ? Maman s'était levée, droite dans son fauteuil. Votre père et moi avons divorcé d'un commun accord. Je ne suis pas une victime, mes enfants.

— Mais il t'a trompée ! avait insisté Paul.

— Ça suffit ! Le coup de poing de Grand-Père sur la table avait résonné dans la pièce. Je ne permettrai pas que ce chalet, qui a vu grandir des générations, devienne un tribunal. Victor est votre père. Le père de mes petits-enfants. Et il le restera, divorce ou pas.

— Un salaud reste un salaud... avait lâché Paul.

— Pardon ? Ai-je bien entendu, Paul ?

Le ton était monté encore, jusqu'à ce que Grand-Père mette fin à la discussion. C'était sa maison. Il avait choisi de ne pas interdire à Papa de venir. Seule ma mère aurait pu le faire, et elle n'en avait jamais eu l'intention.

Je revois encore leurs visages ce soir-là. Les yeux furieux de Paul. Les larmes d'Émilie. Le regard épuisé de Maman. Et la tristesse de Grand-Père, plus lourde que tout. Moi, j'étais restée dans un coin, le cœur battant, incapable d'intervenir. Cette nuit-là, quelque chose s'est brisé.

J'ai continué à subir ces repas de famille, toujours avec la gorge serrée. Les

voix qui montaient, les reproches qui fusaient... chaque réunion me vidait de mon énergie. Quand je suis partie pour mes études, j'ai saisi l'occasion. J'ai choisi l'évitement. Moins de réunions familiales, plus de séjours au chalet à des moments calmes, juste avec Grand-Père et Mamie Jeannette. Loin des disputes, j'ai enfin pu respirer. Avec le temps, le fossé s'est creusé avec mon frère et ma sœur. Moins de coups de fil. Moins de nouvelles. Puis presque plus rien. La distance s'est installée sans fracas, mais elle est devenue infranchissable. Et aujourd'hui, ce rendez-vous chez le notaire m'oblige à affronter ce que j'ai fui. Dans quelques jours, je n'aurai plus le choix. Il faudra affronter Paul et Émilie, et avec eux tous les fantômes du passé.

Chapitre 2

L'insoutenable attente



L'horloge de l'étude notariale scande chaque seconde avec une cruauté mécanique. Tic-tac, tic-tac. Paul et Émilie sont assis côte à côte et font bloc. Paul pianote nerveusement sur son téléphone, incapable de rester immobile. Émilie fixe le sol, les lèvres pincées, les doigts blanchis autour de la poignée de son sac. Leur simple présence me tend.

L'étude elle-même est un piège. Les boiseries sombres, le parquet qui grince, les gravures ternies. Tout semble figé dans une solennité poussiéreuse. Même l'air a un goût sec, chargé des secrets de générations entières. Mais plus que le décor, ce sont eux qui m'oppressent. Mon frère, ma sœur, miroir d'un passé fracturé. Je n'ai qu'une envie : que tout cela se termine, fuir cette pièce et retrouver la solitude de mon appartement parisien. Là-bas, mes fantômes sont à moi seule.

En cet instant, mes pensées m'échappent. Les souvenirs s'imposent. Chaque été, nous quitions Paris pour la Haute-Savoie. L'air vif me saisissait en sortant de la voiture. Le chalet se dressait au bout du chemin, massif et chaleureux. Je revois les journées à courir dans les champs fleuris, les baignades glacées dans le lac, les randonnées avec Grand-Père, ses histoires de montagne ponctuées de son rire profond. L'hiver, tout devenait encore plus intense : les descentes en luge, les batailles de boules de neige, les soirées où la cheminée crépitait. Mamie Jeannette servait son chocolat chaud et ses madeleines dorées. La maison s'emplissait d'odeurs d'épices et de cannelle. À Noël, tout prenait une dimension féérique : le sapin majestueux trônait dans le salon, les guirlandes illuminaient la pièce, les paquets multicolores s'empilaient soigneusement. Je ferme les yeux : je revois les flammes dans l'âtre, les visages rieurs, la chaleur du chalet.

Une toux légère me tire de ma rêverie. La porte s'ouvre. Maître Levasseur entre, austère, droit comme un i. Il serre le dossier contre lui avec un sérieux

implacable. En un instant, la tension monte. Paul redresse la tête, son visage se ferme. Émilie ajuste nerveusement une mèche derrière son oreille. Maman, en retrait, plie déjà son mouchoir entre ses doigts, comme si elle anticipait l'émotion à venir. Moi, je ravale ma salive et sens mon cœur s'emballer.

— Mesdames, Monsieur, merci d'être venus pour honorer les dernières volontés de Charles Durand, déclare-t-il d'une voix grave.

Le dossier tombe sur le bureau dans un claquement sec. Ma respiration se bloque. Je plaque mes mains l'une contre l'autre pour cacher leur tremblement. Une goutte de sueur glisse dans ma nuque malgré la fraîcheur de la pièce. Le notaire ajuste ses lunettes et commence à trier les feuillets. Je ferme brièvement les yeux. L'odeur du bois du chalet m'assaille, mêlée à celle des flammes et de la cire des bougies de Noël. Le chalet, refuge et champ de bataille. Tout ce que nous avons été. Tout ce que nous avons perdu. Quand je rouvre les yeux, Paul me fusille du regard. Comme s'il cherchait déjà une faille, une raison de me juger. Je détourne les yeux. Les souvenirs d'anciennes disputes remontent et me serrent la gorge. Vais-je encore devoir me défendre, ici, aujourd'hui ?

Le silence est si lourd qu'on entendrait une mouche voler. Maître Levasseur se racle la gorge. Ses doigts se posent sur le testament. Je retiens mon souffle. Dans une minute, rien ne sera plus comme avant.

Chapitre 3

Le testament



— Mesdames, Monsieur, merci d’être venus pour honorer les dernières volontés de Charles Durand, dit-il d’une voix posée.

Mon cœur cogne plus vite. Maman, assise un peu en retrait, sort déjà un mouchoir de son sac.

— Je soussigné, Charles Durand, sain de corps et d’esprit, souhaite léguer mes biens de la manière suivante...

Un silence pesant tombe. Paul croise les bras, Émilie baisse les yeux, et moi, j’ai la gorge serrée.

— À ma fille Élise Renaud, je lègue l’appartement situé au 23 rue de Grenelle, à Paris, ainsi que la somme de deux cent mille euros.

Maman étouffe un soupir, un léger soulagement sur son visage. C’était attendu.

— À mon petit-fils, Paul Renaud, je lègue la somme de deux cent mille euros.

Paul hoche la tête, le visage fermé, comme si cette somme confirmait ce qu’il attendait sans vraiment l’apaiser.

— À ma petite-fille, Émilie Fournier, née Renaud, je lègue également la somme de deux cent mille euros.

Je jette un regard vers ma sœur. Ses lèvres bougent à peine, mais je devine sa déception. Elle espérait autre chose, c’est évident. Le notaire prend une inspiration, relève les yeux vers nous.

— Enfin, concernant le chalet familial situé à Saint-Laurent-les-Cimes, je lègue celui-ci à ma petite-fille, Louise Renaud, afin qu’elle en prenne soin et

perpétue son histoire. J’y ajoute les liquidités restantes sur mes comptes bancaires, après déduction des sommes précédemment mentionnées.

Un vide s’ouvre dans ma poitrine. Le chalet ? Je dois avoir mal entendu. Paul se crispe, ses poings blanchissent. Émilie me fixe, sidérée.

— Quoi ? souffle Paul. Le chalet lui revient ? À elle ?

Le notaire lève calmement les yeux.

— C’est bien ce qui est écrit, monsieur Renaud. Le chalet revient à madame Louise Renaud.

— Mais pourquoi ? s’étrangle Paul. Pourquoi Louise ? Elle n’a jamais été là-bas ces dernières années, elle ne comprend rien à ce que ce chalet représente !

Le rouge me monte aux joues. J’entends sa colère, je comprends même sa frustration, mais mes pensées s’embrouillent. Pourquoi moi ? Pourquoi pas Maman ? Je n’ai rien demandé.

— Paul... murmure Émilie, la voix hésitante.

— Ce n’est pas juste ! reprend Paul, ignorant sa sœur. Grand-Père ne pouvait pas... il doit y avoir une erreur !

— Je vous assure qu’il n’y a pas d’erreur, répond le notaire. Monsieur Durand a fait ce choix en toute conscience.

Paul bondit de sa chaise, la faisant grincer contre le parquet.

— Paul, s’il te plaît ! intervient Maman. Ce sont les dernières volontés de ton grand-père !

Je baisse la tête, incapable de prononcer un mot. Le chalet, c’était Grand-Père. Je n’ai pas l’impression qu’il puisse m’appartenir.

Nous signons les documents que nous tend Maître Levasseur. La scène se déroule dans un silence lourd, rythmé seulement par le froissement du papier et le grincement des stylos. Puis nous sortons.

À peine la porte de l’étude claquée, Paul explose.

— C’est ridicule ! Toi, le chalet ? C’est une blague ! Tu n’y vas jamais, tu n’aurais pas dû hériter de cette maison ! Maman, dis quelque chose !